

## **William Ritter vu par ses contemporains suisses : « amateur d'Europe centrale » et contempteur de son pays natal**

Marius Michaud

(Ancien responsable du Fonds, Bibliothèque nationale suisse, Berne)

Comment les contemporains de William Ritter ont-ils perçu l'auteur d'*Ægyptiacque* et de *Fillette slovaque* ? Comment ont-ils ressenti le critique acerbe de sa ville natale, puis le chantre du monde slave ? Pour répondre à cette question, une double démarche s'est avérée nécessaire. Premièrement, nous avons rassemblé et analysé les commentaires, témoignages et correspondances d'une vingtaine de personnalités contemporaines de William Ritter et représentatives de la Suisse romande. Secondement, William Ritter appartenant à cette catégorie de Suisses que Nicolas Bouvier appelle les « pérégrins »<sup>1</sup>, c'est-à-dire les bohèmes itinérants, les vagabonds jetés sur les routes du monde, il nous a paru important de développer, en guise d'introduction, quelques réflexions sur l'émigration suisse vers l'Europe centrale.

### **L'émigration suisse vers l'Europe centrale**

D'après des statistiques établies par les consulats pour l'entre-deux-guerres, quelque 380 000 Suisses vivaient à l'étranger en 1914 dont les trois quarts aux Etats-Unis, le continent européen et les autres parties du monde se partageant le reste. Nous n'avons pas trouvé de chiffres précis pour l'Europe centrale, mais l'émigration vers ces pays – Pologne, Hongrie, Roumanie, Bohême-Moravie, Bulgarie – présente des caractères particuliers. Par rapport à l'Europe occidentale, elle est moins importante, mais elle est demeurée constante. C'est une émigration de type élitaire, mais faible en effectifs : fils de

---

<sup>1</sup> Nicolas Bouvier, *L'Echappée belle : Eloge de quelques pérégrins*, Genève, Metropolis, 1996, p. 13.

la bourgeoisie des villes, jeunes gens et jeunes filles de milieux plus modestes. Pour des raisons linguistiques, – la langue française était encore la langue de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée –, c'était surtout des Romands, employés comme précepteurs, mais aussi des domestiques, cuisiniers, pâtisseries, artisans et ouvriers. Autre trait de cette émigration : son caractère temporaire, voire saisonnier – William Ritter rentrait régulièrement à Monruz pour les vacances, les fêtes importantes, etc. (on parlerait donc aujourd'hui de transmigration). Notons encore une caractéristique notoire : la forte représentation des artistes, en raison de l'absence d'académie des beaux-arts en Suisse au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'exception de celle de Genève.

La Première Guerre mondiale obligera tout ce petit monde à rentrer au pays et mettra fin brusquement à ces relations étroites et fructueuses. Elle aura pour effet de marginaliser les artistes et intellectuels suisses par rapport aux grandes métropoles européennes ; certains se sentiront déchirés entre leur patrie et le monde, d'autres se laisseront aller à des réactions de défi et de haine à l'égard de la classe dirigeante, à l'instar de William Ritter<sup>2</sup>.

Au terme de ces réflexions sur l'émigration suisse en Europe centrale, deux conclusions s'imposent provisoirement : premièrement, William Ritter n'est pas un cas isolé, mais s'inscrit dans un courant migratoire ancien de Suisse romande vers l'Europe centrale et orientale ; secondement, l'image que l'on se fera de l'expatrié neuchâtelois dépendra aussi de la manière dont ces Suisses de l'étranger étaient perçus dans leur patrie. Jusque vers 1914, le discours libéral l'emportera et les autorités du pays ne se préoccupent guère de ces exilés volontaires. A partir de 1914, par contre, la nécessité de renforcer le sentiment national face aux périls extérieurs favorisera une prise de conscience de leur importance pour le rayonnement de la Suisse à l'étranger<sup>3</sup>. Assez paradoxalement et pour des raisons multiples, c'est au moment où les Suisses mesurent

---

<sup>2</sup> Voir sur cette question : *Les Suisses dans le vaste monde*. Publié par la Nouvelle Société Helvétique et la Commission des Suisses à l'étranger. Lausanne, Spes, 1931.

<sup>3</sup> Gérald Arlettaz, « 'Les Suisses de l'étranger' et l'identité nationale », *Etudes et sources*, n° 12, 1986, p. 5-35.

mieux le rôle de leurs compatriotes expatriés que William Ritter aura le plus de peine à être reconnu et surtout soutenu par les pouvoirs publics et privés de son canton et de la Confédération.

Une analyse de la réception de William Ritter en Suisse doit donc tenir compte non seulement de l'écho de l'œuvre, mais aussi du discours en vogue sur le thème de l'émigration. Compte tenu de ces deux éléments, on peut y déterminer quatre moments forts correspondant aux principales étapes de la vie et de l'œuvre de l'écrivain neuchâtelois.

### **De 1890 à 1900 : « Je me hâtai de brûler mes vaisseaux » ou le choix de la Roumanie**

La réception des livres du début – *Ægyptiacque* (1891), *Ames blanches* (1893) – fait clairement apparaître une ligne de partage entre, d'une part, les journaux neuchâtelois et, d'autre part, les commentateurs confédérés ou étrangers.

A Neuchâtel, on ne s'en étonnera guère – nul n'est prophète dans son pays –, les livres de Ritter recueillent surtout inimités et reproches, à l'exception de quelques regards approbateurs. Le plus enthousiaste fut sans conteste Léo Bachelin<sup>4</sup>, son professeur de latin et de grec au gymnase cantonal de Neuchâtel et surtout, affirme Ritter dans sa préface aux *Lettres de Castel-Pelesch*, « ... l'homme à qui je dois d'être allé en Roumanie, avec les conséquences de mes séjours à Bucarest qui ont influencé toute ma vie... »<sup>5</sup>. Nulle part la volonté de rompre avec un milieu devenu trop étriqué n'est plus visible que dans ce projet avorté de publication des lettres de son introducteur au monde slave. « Je me hâtai de brûler mes vaisseaux. »<sup>6</sup>, assure-t-il dans cette Préface, dès que son père lui en eût donné la permission. Peu lui importent les conditions de survie à Bucarest, il refuse de

---

<sup>4</sup> Léo Bachelin (1857 Neuchâtel-1930). Poète et homme de lettres, professeur de latin et de grec au gymnase cantonal (1883-1888), de littérature française et de langue et de littérature grecque à l'Académie de Neuchâtel pendant la même période, bibliothécaire du roi de Roumanie à Bucarest (1888-1893), professeur à Bucarest.

<sup>5</sup> Préface aux « Lettres de Castel-Pelesch », p. 5 (ALS, Fonds William Ritter, boîte 356).

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 9.

différer même d'un jour la date fixée pour le départ : « Je ne peux pas ! N'importe quoi en Roumanie, mais la Roumanie. » : « Mais avant tout être parti. »<sup>7</sup>

Au moment où William Ritter s'exile en Roumanie, il nous paraît significatif de relever l'absence totale de son nom dans les deux histoires littéraires de la Suisse romande qui paraissent presque simultanément au tournant du siècle : *l'Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours* de Virgile Rossel<sup>8</sup> (1<sup>ère</sup> éd. : I-II. Genève, 1889, 1891 ; éd. refondue en 1903), *l'Histoire littéraire de la Suisse française* de Philippe Godet<sup>9</sup> (1<sup>ère</sup> éd. : Neuchâtel, Paris, 1890 ; éd. complète 1895)<sup>10</sup>. On ne s'étonnera guère de ce silence. Ces deux histoires littéraires ont en effet le mérite de broser un panorama complet du passé littéraire de la Suisse romande, mais dans un esprit hostile aux nouvelles tendances du moment, notamment le symbolisme qui a tant marqué Ritter. Il y a toutefois une différence à signaler dans la perception de ces deux critiques. Le Jurassien est le plus modéré. Il reconnaît, dans la seconde édition revue et augmentée de son *Histoire de la littérature française hors de France* (Lausanne, 1895), le rôle de William Ritter comme intermédiaire entre la Roumanie et la France<sup>11</sup>. Quant au Neuchâtelois, tout en faisant la part belle aux défauts de jeunesse de son compatriote, il n'a de cesse de dénoncer, chez son ancien élève, sa haine de Neuchâtel et des Neuchâtelois, et cela dans des termes qui trahissent l'incidence de ce discours hostile à l'émigration auquel il a été fait allusion plus haut. Jugez-en plutôt ! Il prend la défense du peintre neuchâtelois Paul Robert « jugé par un étranger » ; il traite d' « élucubrations bulgaro-pédanesques » les griefs répétés de

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>8</sup> Virgile Rossel (1858 Tramelan-1933). Avocat, poète, romancier, historien et critique littéraire ; conseiller national (1896-1912).

<sup>9</sup> Philippe Godet (1850 Neuchâtel-1922). Avocat, professeur de littérature française à l'Académie puis Université de Neuchâtel (1900-1922) ; critique d'art et critique littéraire ; maître de la critique romande de 1880 à 1910.

<sup>10</sup> Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours*, ... 1<sup>ère</sup> éd. : I-II, Genève, Georg, 1889, 1891 ; éd. refondue, Neuchâtel, Zahn, 1903 ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*, ... 1<sup>ère</sup> éd. : Neuchâtel, Paris, 1890 ; 2<sup>e</sup> éd. complète, Neuchâtel, Delachaux, 1895.

<sup>11</sup> Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*, ... seconde éd. rev. et augmentée, Lausanne, Payot, 1895, p. 517.

Ritter contre sa ville natale ; il jette le discrédit sur « un personnage aussi étranger à notre pays », pour reprendre encore l'une de ses expressions favorites<sup>12</sup>.

Les commentateurs confédérés et étrangers sont à la fois plus prudents et plus positifs. Tout en relevant, chez William Ritter, le côté avant-gardiste, dénigreur et tombeur du protestantisme, ils ne manquent pas non plus de souligner l'exotisme de ses romans. Ainsi, dans *Le Genevois* du 28 février 1893, commentant *Ames blanches*, Louis Duchosal<sup>13</sup> fait allusion aux tempêtes soulevées par le précédent roman et ne manque pas d'abonder dans un sens qui a dû ravir l'auteur d'*Ægyptiacque* :

Ce n'est pas la patrie qui est en jeu, c'est une étroitesse de mœurs qui pourraient s'ouvrir sans se dénaturer et sans perdre de leur force morale. Nous avons l'air de vivre dans une maison fermée qui a besoin d'être aérée et qu'on pousse les volets<sup>14</sup>.

D'autres commentateurs abondent dans le même sens et présentent volontiers *Ægyptiacque* comme « le premier roman d'un cycle qui essaiera d'embrasser la comédie cosmopolite de l'heure actuelle, surtout en Hongrie, Russie et pays illyro-balkaniques ».<sup>15</sup>

### **De 1900 à 1914 : « Je ne suis plus Suisse » ou la découverte d'une seconde patrie**

A partir de 1900, l'intérêt de plus en plus marqué de William Ritter pour le réveil politique des pays Tchèques et l'éveil national en Slovaquie, la découverte de la vie musicale et de l'art de ces mêmes pays, ses récits de voyage au Monténégro et à Prague imposent progressivement l'image d'un « écrivain ami des Slaves ». Rendant compte de

---

<sup>12</sup> Philippe Godet, « Paul Robert jugé par un étranger », *La Suisse libérale*, n° 99, 28 avril 1894.

<sup>13</sup> Louis Duchosal (1862 Genève-1901). Poète, journaliste, promoteur de la *Revue de Genève*.

<sup>14</sup> Louis Duchosal, « Le nouveau livre de M. William Ritter (*Ames blanches*, Lemerre, éditeur) », *Le Genevois*, 19<sup>e</sup> année, 28 février 1893 (ALS, Berne, Fonds William Ritter, boîte 366).

<sup>15</sup> Coupure extraite de *Art et Femme*, 1892 (ALS, Fonds William Ritter, boîte 386).

*La Passante des quatre saisons*, Gaspard Vallette<sup>16</sup> insiste, dans *La Semaine littéraire*, sur l'amour de William Ritter pour le pays slovaque<sup>17</sup>. Le futur écrivain et éditeur fribourgeois Eugène de Boccard<sup>18</sup> se montre encore plus enthousiaste. Dans un très attachant portrait publié dans *La Semaine littéraire*, il met en exergue le diffuseur et le propagateur de nos meilleurs peintres suisses à l'étranger ; il loue ses « Voyages en Roumanie » dont *La Semaine littéraire* avait publié des extraits et conclut :

Ritter a étudié avec un intérêt croissant les populations hongroises et danubiennes : les hanaques, les szeklers et jougo-slaves, les ruthènes et les tziganes. Il est entré dans leurs mœurs, il a coudoyé leurs familles, il connaît leurs intérieurs, il a participé à leurs fêtes, à leurs joies et à leurs deuils, il a recueilli leurs légendes et leurs fables – il a vécu leur vie. Il a zigzagué à travers les Carpathes, il a campé dans le silence des puztas puztas ? ou [sic] ; il a laissé enfin envoler beaucoup de son rêve, de son cœur et de son existence au bord des rives du Danube et des horizons changeants du pays hongrois<sup>19</sup>.

L'écrivain et historien fribourgeois Gonzague de Reynold<sup>20</sup>, qui entretiendra avec William Ritter une importante correspondance entre 1903 et 1955, est particulièrement explicite sur cette question<sup>21</sup>. En avril 1905, il publie dans la *Voile latine* un portrait élogieux de William

---

<sup>16</sup> Gaspard Vallette (1865 Genève-1911). Ecrivain, journaliste, rédacteur en chef de *La Suisse* de 1898 à 1903, collaborateur de nombreux périodiques littéraires.

<sup>17</sup> Gaspard Vallette, « La Vie en Suisse. » [compte rendu de *L'Entêtement slovaque*], *La Semaine littéraire* n° 18, 1910, p. 255-257.

<sup>18</sup> Eugène de Boccard (1879 Fribourg-1957). Ecrivain et éditeur à Paris.

<sup>19</sup> Eugène de Boccard, « William Ritter », *La Semaine littéraire*, 1904, p. 212-213.

<sup>20</sup> Gonzague de Reynold (1880 Fribourg-1970). Ecrivain, historien et penseur politique. Gonzague de Reynold est notamment l'auteur des trois séries des *Cités et Pays suisses* (1914, 1918, 1920 ; éd. déf. en un vol. 1948) et d'une vaste fresque historique en 8 volumes, intitulée *La Formation de l'Europe*.

<sup>21</sup> Gonzague de Reynold et William Ritter ont échangé 185 lettres entre 1903 et 1955. La presque totalité de cette correspondance, soit 159 lettres, remontent aux années 1903 à 1910. L'échange reprendra en 1930 et les deux amis s'écriront encore 26 lettres jusqu'à la mort de William Ritter en 1955. La totalité de cette correspondance est déposée aux Archives littéraires suisses, à Berne ; les lettres de Reynold sont conservées dans le Fonds William Ritter, celles de Ritter dans le Fonds Gonzague de Reynold. L'édition de ces lettres est en préparation.

Ritter<sup>22</sup>. Il voit dans *Fillette slovaque* « le roman d'une nationalité »<sup>23</sup>. Selon Reynold, toutefois, cette passion est dangereuse car « il faut redouter « l'âme slave »<sup>24</sup>. En fait, si l'écrivain fribourgeois aime tant ce « roman national », c'est parce qu'il y retrouve cette idée d'un art national ancré dans une terre et dans une race. En conclusion, il estime qu'« il est bien qu'un écrivain suisse s'exile parfois et cherche d'autres inspirations en d'autres pays, c'est le plus sûr moyen de se trouver lui-même. »<sup>25</sup>

L'auteur de *Formation de l'Europe* a sans doute été l'un des rares collaborateurs de la *Voile latine* à soutenir une opinion aussi avantageuse de William Ritter. D'une manière générale, les autres écrivains regroupés autour de cette revue ne verront en effet pas sans appréhension l'intrusion dans leur cercle de ce personnage hors norme et très éloigné de leurs préoccupations nationales, voire nationalistes. C. F. Ramuz<sup>26</sup> se montrera le plus hostile. L'article de Reynold sur Ritter le fait bondir et il ne mâche pas ses mots dans une lettre à Adrien Bovy<sup>27</sup> :

Parlons un peu de cette Voile : Ce n(umér)o sent un peu la province, et je suis fâché contre Reynold, vous le lui direz, à cause de cet article admiratif sur ce Ritter admirateur des Segantini et autres Böcklin, prétendus peintres, Neuchâtelois slave, mieux slavisé !, homme « qui cherche des sujets », qui écrit des « romans nationaux à conception très wagnérienne » - comment Reynold ne sent-il pas combien cela manque d'art [...]. Si Reynold a dit tout cela sincèrement, je suis décidément très loin de lui. Nous parlerons de

---

<sup>22</sup> La *Voile latine* est parue à Genève de 1904 à 1910 sous le sous-titre de « Recueil de littérature et d'art », puis de « Revue de culture suisse » de 1908 à 1910. En 1911, elle s'est scindée et a donné naissance à deux autres périodiques : *Les Feuilles* (1911-1913) et *La Voix clémentine* (1911). Les écrivains qui fondèrent la *Voile latine* – Alexandre et Charles-Albert Cingria, Adrien Bovy, Charles-Ferdinand Ramuz, Gonzague de Reynold – se proposaient de rénover les lettres romandes.

<sup>23</sup> Gonzague de Reynold, « William Ritter », *La Voile latine*, n° 1<sup>er</sup>, 1904-1905, p. 194.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>26</sup> Charles-Ferdinand Ramuz (1878 Lausanne-1947), le plus grand écrivain de Suisse romande du XX<sup>e</sup> siècle, essayiste politique et autobiographique. Les Editions Gallimard ont publié en 2005, sous la direction de Doris Jakubec, dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade », une édition contenant, en deux volumes et dans l'ordre chronologique, les vingt-deux romans publiés par Ramuz de son vivant.

<sup>27</sup> Adrien Bovy (1880 Genève-1957). Historien de l'art, conservateur au Musée d'art et d'histoire de Genève (1913-1921), directeur de l'École des beaux-arts (1922-1942).

tout cela bientôt. Je vois qu'il faut une doctrine commune, nous entendre – ou nous séparer<sup>28</sup>.

Invité à rendre compte des *Etudes d'art étranger*, le peintre et verrier Alexandre Cingria<sup>29</sup> s'exprimera également avec une extrême prudence<sup>30</sup>. Il reconnaît à Ritter une « compréhension aimante » qui rappelle Huysmans mais met en garde aussi ses lecteurs – à l'instar de Reynold – contre l'attraction de Munich et l'exaltation d'un art slave qui « n'a plus besoin des leçons d'Occident. »<sup>31</sup> Robert de Traz<sup>32</sup> se montre aussi très réservé. Il reconnaît certes à Ritter une grande simplicité, il sent bien le « besoin de murmurer une éternelle invitation au voyage, de fuir, d'aller là-bas », mais n'aime guère son côté précieux, son style tarabiscoté et autres défauts<sup>33</sup>.

La réponse de William Ritter à *l'Enquête sur l'art et la littérature suisse*, organisée en 1906, est plus nuancée, mais accentuera encore le divorce avec la *Voile latine*. Ritter y rejette la notion de « littérature suisse », mais admet l'idée d'un « art suisse » présent dans tous les quartiers de nos vieilles villes, à Schaffhouse comme à Stein-am-Rhein, à Fribourg comme à Lucerne<sup>34</sup>. Bref, il a des accents qui renvoient à l'auteur de *Cités et pays suisses* et admet, avec le futur fondateur de l'Orchestre de la Suisse romande, Ernest Ansermet<sup>35</sup>, l'existence « d'un fond commun d'aspirations »<sup>36</sup>. Sa réponse, ainsi que sa correspondance avec Reynold, n'en abondent ? pas moins en formules lapidaires où il affirme sa haine de la Suisse et sa découverte d'une autre patrie. Reynold essaiera de le raisonner, mais Ritter

---

<sup>28</sup> Lettre de Charles-Ferdinand Ramuz à Adrien Bovy [Paris, juin 1905], in *C.-F. Ramuz, ses amis et son temps*, t. 2, lettre 249, Lausanne, Bibliothèque des arts, 1967.

<sup>29</sup> Alexandre Cingria (1879 Genève-1945). Peintre et verrier, rénovateur de l'art sacré en Suisse romande.

<sup>30</sup> Alexandre Cingria-Wanner, compte rendu de William Ritter, *Etudes d'art étranger*, Paris, Société du Mercure de France, 1906, *La Voile latine* 2, 1906, p. 207-211.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>32</sup> Robert de Traz (1884 Paris-1951). Romancier, rédacteur de la *Voile latine*, puis des *Feuillets* et de la *Revue de Genève*.

<sup>33</sup> *Id.*, « La vie en Suisse » [compte rendu *D'Autrefois*], *La Semaine littéraire*, n° 22, 1914, p. 205-207. portr.

<sup>34</sup> William Ritter, « Enquête sur l'art et la littérature suisses. Réponse de William Ritter », *La Voile latine*, n° 2, 1906, p. 96-98.

<sup>35</sup> Ernest Ansermet (1883 Vevey-1969). Chef d'orchestre, fondateur de l'Orchestre de la Suisse romande (OSR).

<sup>36</sup> Ernest Ansermet, « La musique en Suisse », *Le Mercure musical*, Paris, 15 juin 1906, p. 573-576.



demeurera de marbre. Il refuse tout embrigadement dans une quelconque association ou chapelle et s'en prend non seulement à la *Voile latine*, mais aussi à *La Semaine littéraire* de Louis Debarge<sup>37</sup> et au *Mercure de France* d'Alfred Vallette<sup>38</sup>. Bref, c'est le refus sur toute la ligne.

Ainsi, William Ritter adopte somme toute une attitude assez ambivalente. D'une part, le champion des nationalités tchèques et slovaques cherche à se rapprocher de la *Voile latine* avec laquelle il se sent des affinités. D'autre part, il va très vite prendre ses distances, marquer sa différence et sa façon de voir les choses. Ni « Helvète » ni « Burgonde » pour reprendre la terminologie de Roger Francillon<sup>39</sup> ; il préférera, à l'instar de Ramuz, suivre sa propre voie. En fin de compte, il se mettra à dos les « helvétistes » les plus importants, tout en gardant néanmoins l'amitié de quelques grands lettrés tels que Philippe Monnier<sup>40</sup> et Gaspard Vallette.

### **De 1914 à 1955 : les désillusions du retour au pays**

Le retour de l'enfant prodigue à Monruz, en 1914, n'a rien de biblique. Ritter-Tcherv le note dans la biographie de son père adoptif : « Tout d'abord, à Monruz, William fait figure désormais de demi étranger. Il a voulu n'être pas d'ici, eh bien ! il n'est pas d'ici. »<sup>41</sup> A l'exception *D'Autrefois*, qui sera accueilli par un éloge unanime, la réception de l'œuvre n'est plus ce qu'elle était avant la guerre. En 1937, ses soixante-dix ans lui vaudront encore plusieurs articles très positifs, notamment de Maurice Chapuis à *La*

---

<sup>37</sup> Louis Debarge (1859 Genève-1937). Fondateur, administrateur, puis directeur de la *Semaine littéraire* (1893-1927).

<sup>38</sup> Alfred Vallette (1858-1935). Co-fondateur (avec Louis Dumur), puis directeur du *Mercure de France*.

<sup>39</sup> Roger Francillon, « La guerre des Burgondes et des Helvètes : disputes autour de 'La Voile latine' et des 'Cahiers vaudois' à propos de l'identité suisse », in *Erfundene Schweiz – La Suisse imaginée. Konstruktionen nationaler Identität = Bricolages d'une identité nationale*, hrg. : Guy P. Marchal, Aram Mattioli. Zürich, Chronos Verlag, 1992, p. 265-274 (Clio Lucernensis 1. Veröffentlichungen des Lehrstuhls für allgemeine und Schweizer Geschichte Luzern).

<sup>40</sup> Philippe Monnier (1864 Genève-1911). Poète, érudit (culture et littérature italiennes), chroniqueur.

<sup>41</sup> Josef Ritter-Tcherv, *William Ritter. Vieillesse*, t. 3 : 1914-1955. Copie déf., p. 1 (ALS, Fonds William Ritter, boîte 372).

*Suisse libérale*, de Renée Warnery à la *Gazette de Lausanne*, ainsi que de René de Weck<sup>42</sup> au *Mercur de France*<sup>43</sup>.

En dépit d'un isolement et de difficultés croissantes, Ritter conserve un cercle d'admirateurs dans trois groupes bien distincts. Le premier est celui des artistes suisses. Dès 1917, le peintre Edmond Bille<sup>44</sup> lui fait découvrir le Valais. En octobre 1922, il rencontre pour la première fois Alexandre Cingria avec qui des relations s'étaient déjà établies au temps de la *Voile latine* par l'intermédiaire de G. de Reynold. Le second cercle d'amis est représenté par d'anciens « helvétistes » tels Charly Guyot<sup>45</sup> et Pierre Grellet<sup>46</sup> qui amorcent à Neuchâtel une espèce de réhabilitation de l'auteur d'*Ægyptiacque*. Dans *Le Pays de Neuchâtel*, une collection publiée à l'occasion du Centenaire de la République de Neuchâtel, en 1948, Charly Guyot tient à souligner son rôle de relai entre l'Europe centrale et la France :

En lui, le romancier tient bon plus longtemps. A *Ægyptiacque* et *Ames blanches* (1893) succèdent, au *Mercur de France*, *Leurs lys et leurs roses* (1903), *Fillette slovaque* (1903), *La Passante des quatre saisons* (1904). Du Neuchâtel des deux premières œuvres, Ritter nous emmène sur les routes du vaste monde. Il sera, dans les milieux artistiques français, l'un des initiateurs – et l'un des plus subtils – à la peinture et à la musique de cette Europe centrale pour laquelle il montre un intérêt particulier<sup>47</sup>.

---

<sup>42</sup> René de Weck (1887 Fribourg-1950). Ecrivain et diplomate suisse à Bucarest.

<sup>43</sup> René de Weck, « Chronique de la Suisse Romande : William Ritter vient d'avoir soixante-dix ans », *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> décembre 1938, p. 482-484.

<sup>44</sup> Edmond Bille (1878 Valangin-1959). Peintre de genre et paysagiste. Graveur, affichiste et illustrateur. Verrier et décorateur. Politicien radical, puis socialiste en Valais. Ecrivain, journaliste et critique d'art.

<sup>45</sup> Charly Guyot (1898 Boudevilliers-1974). Professeur de littérature française à l'Université de Neuchâtel, traducteur, historien de la littérature.

<sup>46</sup> Pierre Grellet (1881 Colombier-1957). Journaliste, rédacteur à la *Suisse libérale*, puis à l'Agence télégraphique suisse, correspondant de la *Gazette de Lausanne* à Berne, chroniqueur de la vie politique suisse ; historien.

<sup>47</sup> Charly Guyot, « Littérature » in *Le Pays de Neuchâtel*, Neuchâtel, 1948 (coll. publiée à l'occasion du centenaire de la République), p. 49.

Cet hommage appuyé en faveur de « cet Européen d'avant les désastres »<sup>48</sup> a certainement contribué à convaincre le Conseil d'Etat et la Ville de La Chaux-de-Fonds à accorder tardivement à William Ritter, en 1949, une aide financière de Fr. 200.- par mois<sup>49</sup>. La mort de William Ritter offrira à un autre Neuchâtelois, le célèbre journaliste parlementaire et ancien « helvétiste » Pierre Grellet, l'occasion de lui rendre, dans la *Gazette de Lausanne*, un vibrant hommage, saluant en lui « un cosmopolite devant l'internationalisme » d'une Europe éteinte en 1914 et entrée dans l'histoire :

Il fut un représentant typique d'un cosmopolitisme qui a pris aujourd'hui d'autres formes. Le sien que les internationalistes d'aujourd'hui estimeraient peut-être limité, était d'ordre littéraire, musical et artistique. Ses origines l'avaient placé aux confins du monde latin et du monde german. Il était du premier par sa langue, fortement imprégnée des prolongements du romantisme, du second par sa prédilection pour une forme de culture dont il trouvait l'expression la plus parfaite dans l'Autriche-Hongrie si bigarrée des derniers Habsbourg et dans la Bavière voisine. Sa pensée avait son port d'attache à Paris, et une patrie qui se partagea longtemps entre Vienne et Munich, avant de se fixer à Prague, la capitale de la Bohême d'avant le rideau de fer<sup>50</sup>.

Pierre Grellet loue le voyageur infatigable de toutes les provinces de l'ancienne Autriche-Hongrie de 1890 à 1900, puis le héros national de la Slovaquie de 1900 à 1914, avant de rappeler qu'il connut aussi « la mélancolie de ceux qui survivent à leurs temps, inconnu des générations montantes, oublié des précédentes. »

Les amis les plus fidèles resteront longtemps les cousins fribourgeois – comme William Ritter aimait les appeler. Jusqu'à la fin de sa vie, en effet, en dépit de sa fascination de l'Orient, Ritter gardera la nostalgie des quelques années passées à Fribourg

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>49</sup> Caroline Calame, « William Ritter. Ecrivain, aquarelliste, critique d'art (1867-1955) » in *Biographies neuchâteloises*, t. 4, 1900-1950. Publié sous la direction de Michel Schlup. Hauterive, Editions Gilles Attinger, 2005, p. 250.

de 1869 à 1875<sup>51</sup>. En 1930, il reprend avec Gonzague de Reynold une correspondance brusquement rompue en 1910 ; il rencontrera même le grand historien à Fribourg, dans le courant du mois de mars 1944. Il resserrera également les liens anciens avec d'autres amis fribourgeois rencontrés à Munich avant 1914 : Eugène de Boccard, René de Weck et l'historien Pierre de Zurich<sup>52</sup>.

### **De 1955 à 1992 : un long purgatoire**

La réception posthume de l'œuvre de William Ritter demeure pratiquement au point mort jusqu'au tournant du XXe siècle. Les raisons de ce silence sont multiples. On se bornera à n'en mentionner qu'une touchant à la dispersion du fonds manuscrit entre trois bibliothèques. Pour ce qui est de Berne, c'est le Neuchâtelois Charly Clerc<sup>53</sup>, un « helvétiste » de la première heure, qui recommanda son acquisition à la Confédération, mais non sans quelques réserves en ce qui concerne la correspondance. Par la suite, et pour des raisons liées à des questions de droit d'auteur et de droits de la personnalité, le fonds restera pratiquement fermé à la grande majorité des chercheurs.

Le silence pesant qui a entouré l'œuvre de William Ritter après sa mort n'en a pas moins été heureusement rompu, à deux reprises, par des témoignages dignes d'être mentionnés et émanant – le fait se doit d'être souligné – de Suisses nés à l'étranger ou vivant à l'étranger. Le premier est celui de l'historien de la littérature Alfred Berchtold<sup>54</sup>. Né à Paris en 1925, la guerre le ramène à Zurich en 1940, puis à Genève en 1944 où l'attire le rayonnement de Marcel Raymond. On doit à Alfred Berchtold une monumentale thèse

---

<sup>50</sup> Pierre Grellet, « Un cosmopolite devant l'internationalisme. William Ritter », *Gazette de Lausanne*, 23 mars 1955.

<sup>51</sup> Voir Marius Michaud, « Les années fribourgeoises de William Ritter (1869-1875) » in *Annales fribourgeoises*, vol. 71, 2009 (à paraître).

<sup>52</sup> Pierre de Zurich (1881-1947). Historien, auteur de plusieurs ouvrages fondamentaux sur le passé le plus ancien du canton de Fribourg/Suisse.

<sup>53</sup> Charly Clerc (1882 Neuchâtel-1958). Ecrivain, professeur de littérature française à l'Ecole Polytechnique de Zurich (1933-1952).

<sup>54</sup> Alfred Berchtold (né à Paris en 1925). Historien, pionnier de l'histoire culturelle en Suisse romande.

intitulée *La Suisse romande au cap du XX<sup>e</sup> siècle* qui paraît en 1963, et qui est considérée comme la plus importante contribution au renouveau de la littérature romande et de son enseignement dans les années 1960<sup>55</sup>. L'auteur se dit très sensible aux influences étrangères et aux relations avec l'Europe et sera l'un des premiers à s'intéresser aux écrivains de la diaspora helvétique. Dans le chapitre intitulé « L'appel du large », il brosse de William Ritter un portrait chaleureux et enthousiaste où il souligne surtout sa passion des peuples de l'Europe balkanique :

Il se tourne avec prédilection vers les peuples de l'Europe balkanique agglomérés dans cet empire austro-hongrois qui ne leur permet pas d'affirmer pleinement leur personnalité. [...] Ses premiers voyages en Dalmatie, à Prague, à Cracovie, en Moravie, en Turquie d'Europe ont décidé de sa vie. L'art populaire lui révéla [...] l'âme ingénue des malheureuses nationalités méprisées. La beauté yougoslave l'envoûta. Pierre Loti, avec lequel il se lia d'une vive amitié, a contribué, nous dit-il, plus que personne à le rendre aussi tchèque, slovaque, roumain ou yougoslave que français ou suisse ; il lui a donné la passion de la vie et des âmes populaires<sup>56</sup>.

Plus de trente ans plus tard, la Radio Suisse romande demande à un historien militaire, Jean-Jacques Langendorf<sup>57</sup>, de présenter l'écrivain neuchâtelois dans une série consacrée aux « Suisses méconnus »<sup>58</sup>. L'émission sera diffusée en août 1992. Langendorf s'inspire visiblement du portrait de Berchtold, mais avec des accents différents. Il affirme aussi que Ritter a été « l'écrivain qui a le mieux senti tout le fourmillement de ces nationalités dans l'ancien Empire de l'Autriche-Hongrie », mais insiste davantage sur sa

---

<sup>55</sup> Alfred Berchtold, *La Suisse romande au cap du XX<sup>e</sup> siècle. Portrait littéraire et moral*, Lausanne, Payot, 1963, « Introduction », p. 9.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 831.

<sup>57</sup> Jean-Jacques Langendorf (né en 1938 à Gaillard). Historien militaire, traducteur, éditeur.

<sup>58</sup> Jean-Jacques Langendorf, *Nous rencontrons William Ritter* [média électronique]. Interview par Denis-François Rauss. Données électroniques sonores. [Lausanne, Radio suisse romande, 1998]. Durée : 9 min. 5 sec. – Consultation limitée aux locaux de la Bibliothèque nationale suisse.- Diffusé en août 1992.- Thème : le portrait de William Ritter.

relation conflictuelle avec la Suisse. Il rappelle que l'écrivain neuchâtelois adorait le « petit pays », qui se réduisait en fait à deux lieux, le jardin de son père à Neuchâtel (le mur de vigne) et le Fribourg de son enfance, et détestait par contre « le grand pays », c'est-à-dire le reste de la Suisse :

Vingt-cinq Etats de la prétention et du pédantisme qui vous constituent entre Alpes et Jura la forteresse de la médiocratie la mieux bastionnée de fausses pudeurs, de fausses simplicités, de fausses vertus, de fausse bonhomie, de fausse culture, etc...<sup>59</sup>

Pour finir, Langendorf recommande aux auditeurs de la Radio suisse romande non pas *Fillette slovaque*, son premier grand succès, mais *D'Autrefois*. Il aime cette saisie émouvante de Fribourg et de Neuchâtel, cette façon de mettre en lumière les différences et l'essence intime de ces deux villes, avec des projections sur Prague et sur l'Europe centrale.

En guise de conclusion, il me semble que ces deux portraits d'Alfred Berchtold et de Jean-Jacques Langendorf sont assez représentatifs des deux pôles entre lesquels a évolué la perception de William Ritter en Suisse : les uns découvrant en lui plutôt un représentant typique de cette cinquième Suisse ouverte sur le monde, les autres voyant davantage, derrière le polygraphe et le voyageur, le contempteur de son pays natal.

---

<sup>59</sup> William Ritter, « Réponse à l'Enquête sur l'art et la littérature suisses », *La Voile latine*, Hiver 1906, p. 97. Cette citation figure aussi, sans référence, dans le livre d'Alfred Berchtold, *op. cit.*, p. 829.